

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &  
NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"

MONTREAL.

MONTREAL, 16 JANVIER 1892.



Les lions et les léopards adorent les parfums.

Le téléphone est connu aux Indes depuis des  
milliers d'années.Il y a des terrains à Londres qui valent huit  
millions de piastres l'arpent.On ne fait pas un savant en poursuivant ses  
études sur une chaise berçante.Le saumon, le brochet et la morue sont les  
seuls poissons qui ne dorment pas.Jonas fut le premier parmi les anciens qui  
s'occupa de décorations intérieures.Chez un étranger, c'est l'habit qui fait tout ;  
chez une connaissance, c'est le caractère.Jay Gould a rarement plus de cinquante sous  
dans ses poches. C'est aussi notre habitude.Les politiciens ressemblent aux chiens qui se  
battent pour un os. Il n'y a pas beaucoup de  
viande après.L'homme ressemble beaucoup au poisson ; ja-  
mais celui-ci ne serait embêté s'il se tenait la  
bouche fermée.C'est toujours les petites choses qu'on oublie ;  
un homme qui a des cigares de vingt-cinq sous,  
n'a jamais d'allumettes.Beaucoup d'hommes doivent leur gloire à la  
petitesse de leurs semblables. La gloire n'est, après  
tout, que le résultat de la comparaison.On a trouvé dernièrement dans le ventre d'une  
baleine, une cruche de whisky parfaitement bou-  
chée. Les savants se demandent maintenant si  
Jonas n'avait pas un tire-bouchon sur lui quand  
il est tombé à l'eau.Un homme, qui mérite à coup sûr que son nom  
passe à la postérité, c'est, sans contredit, l'inven-  
teur d'un nouveau piano-modèle, qui ne fait au-  
cun tapage, et sur lequel les jeunes miss peuvent  
parfaitement apprendre le doigtier sans écorcher  
les oreilles des voisins.

Brigitte.—Mon mari Tony, voulait en sa qualité de  
citoyen romain donner un nom italien au bébé ; moi  
comme irlandaise, j'avais droit à un nom commençant  
en *Mac*. Pour nous entendre, nous l'avons appelé :  
"Macaroni."

## LA SOURIS ET LA TORTUE

FABLE POLONAISE

Une souris, probablement  
Légère, mais d'un cœur très tendre,  
Plaignait la tortue ; à l'entendre  
Nulle bête certainement  
Ne lui semblait plus mal dotée :  
Porter épaisse écaille et massif logement  
Sur son dos ; être bafouée  
Par tous les gens de goût ;  
Ne pas courir surtout !...  
Aussi dans sa pitié sur le sort des tortues  
Elle répandit quelques pleurs.  
L'autre lui dit : "Tu t'évertues  
Bien à tort sur mes grands malheurs ;  
Ma maison n'est pas belle,  
C'est vrai ; mais elle est à moi. Telle quelle  
Je m'y prélasserai en liberté  
Et ne voudrais pas habiter  
Le somptueux palais où tu prends tant de peine  
À te dissimuler ; constamment en émoi  
Tu n'y vis qu'en mourant d'effroi ;  
Et lorsque le chat s'y promène,  
Tu changerais bien avec moi !"

Imité de KRASICKI par BLANCHE NORBLIN.

## PAS DANS LE MÊME CAS

Lui.—Ma chère, je crois que nous ferions  
mieux de rappeler Hélène et son mari, et de leur  
pardonner de s'être sauvés pour se marier.

Elle.—Non pas

Lui.—Ne te souviens-tu pas que ton père nous  
a pardonné au bout de deux jours ?

Elle.—Ce n'est pas pareil. Il croyait que  
j'étais assez punie de t'avoir épousé.

## NOS CHÉRIS



La grande sœur.—Fernand, je ne t'amènerai plus  
avec moi. Ce que tu m'as fait honte chez madame Bélec,  
quand je t'ai vu mettre une beurrée dans ta poche !

Fernand.—Ce n'était pas pour la manger ; je voulais  
la porter à la bonne pour qu'elle prit des patrons dessus.

L'oncle.—Ainsi, tu vas à l'école ?

Louis.—Oui, mon oncle.

L'oncle.—Es tu bon élève ?

Louis.—Un des meilleurs.

L'oncle.—Comment épelles-tu souris ?

Louis.—Je suis trop grand pour épeler souris :  
demande-moi un chat, un chien, un cheval par  
exemple.

Fernand.—Vous n'avez pas emmené votre  
femme, monsieur Lagneau ?

M. Lagneau.—Non ; aurais-tu aimé à la voir ?

Fernand.—Oui ; c'est-à-dire son pouce.

M. Lagneau.—Son pouce ! et pourquoi ?

Fernand.—Maman dit toujours qu'elle vous  
tient sous son pouce ; il doit être énorme.

Le petit Alfred est à table et mange du pain  
beurré. Tout à coup il demande à sa mère d'y  
ajouter un peu de confiture.

—Non, dit la mère, on ne met pas de confi-  
ture sur du beurre

Alors, tournant l'autre côté du pain :

—Tiens, dit-il, sur ce bord-là.

François est le petit frère de trois grandes  
sœurs, dont une absente en voyage de noces. Au  
dîner du jour de l'an on demande à l'enfant de  
proposer une santé.

—Eh bien, reprend François, je souhaite beau-  
coup de bonheur à tout le monde, et j'espère qu'à  
un autre jour de l'an, la table à dîner sera en-  
core plus petite.

## SHOCKING !



Miss Clara.—Vous ne me dites pas que vous pouvez  
voir à travers cette machine ?

Le photographe.—Oui, parfaitement, mais seulement  
je vous vois la tête en bas.

Miss Clara.—Oh ! l'horreur !

## HONNEUR AU MÉRITE

Le curé.—Eh bien ! ma pauvre femme, vous  
n'avez pas eu beaucoup de plaisir au jour de  
l'An ?

La mendicante.—C'est vrai, monsieur le curé.  
Nous sommes si pauvres ! Nous n'avons eu qu'  
une consolation : c'était de songer que notre gar-  
çon qui a été envoyé au pénitencier, a mangé de  
la dinde ce jour-là.

## UNE DÉFINITION

Le fils.—Papa, je lis souvent dans les journaux :  
Agent de change, qu'est-ce que ça peut vouloir  
dire ?

Le père.—C'est la profession d'un homme qui  
vend quelque chose qu'il n'a pas, à un autre  
homme qui n'a pas d'argent pour le payer.

## TRES TRAGIQUE

—Où en êtes-vous avec votre tragédie ?

—Mieux que je ne le croyais, j'ai déjà tué tous  
les principaux personnages moins deux, et encore,  
ces deux-là ne se parlent pas.